

La prévention de l'itinérance chez les jeunes frappés par la crise du logement



Jacques Nadeau Le devoir L'intervenant Alexandre Pierron avec Jodnald, pensionnaire de L'Avenue, qui a reçu un diagnostic de trouble déficitaire de l'attention qui l'empêche de s'organiser par lui-même en appartement

Nora Villeneuve et Janie Dussault

30 juin 2023

Société

La crise du logement ([https://www.ledevoir.com/crise-du-logement?](https://www.ledevoir.com/crise-du-logement?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)

[utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte](https://www.ledevoir.com/crise-du-logement?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)) frappe de plein fouet les jeunes en difficulté vivant sans filet social ou appui familial. Traînant dans leur bagage un lourd passé, flirtant avec l'itinérance, ils vivent l'imbrication de diverses oppressions et stigmatisations, mais tentent activement de s'en sortir. *Le Devoir* est allé à la rencontre de jeunes qui ont trouvé refuge dans les Auberges du coeur.

« Si je n'étais pas ici, je serais sûrement dehors, itinérant, mais je serais dans les jardins, je serais un artiste de dehors, comme on dit. » Jodnald, un grand gaillard de 30 ans, habite depuis trois ans dans un des logements sociaux de L'Avenue, une Auberge du coeur d'Hochelaga-Maisonneuve.

Dans la cage d'escalier qui mène à son quatre et demi dans un immeuble fraîchement rénové sur l'avenue de la Salle, Jodnald revient sur un parcours semé d'embûches : une relation difficile avec son père et un diagnostic de trouble déficitaire de l'attention qui l'empêche de s'organiser par lui-même en appartement.

« J'avais besoin de plus d'encadrement, confie-t-il. Les services d'appartements supervisés, ça m'a permis d'être plus indépendant, mais en étant encadré. J'ai pu aussi terminer mon cours de cuisine, avec le soutien des intervenants. Maintenant, je suis seul en appartement dans un des logements sociaux. »

Comme d'autres maisons des Auberges du coeur, L'Avenue offre trois différents types d'encadrement. Les plus fragiles débutent par l'hébergement de courte durée, un milieu très encadré avec des intervenants en permanence. Puis, au fur et à mesure qu'ils gagnent en autonomie, ils passent en colocation dans des appartements supervisés, puis dans des logements sociaux, leur permettant de consolider des expériences positives à prix modique.

Un étage plus bas, il y a Tommy, qui imagine difficilement vivre ailleurs avec les maigres revenus qu'il reçoit du programme d'indemnisation des victimes d'acte criminel. Il y a aussi un autre jeune, ancien consommateur et vendeur de drogue ayant ses habitudes dans les centres pour jeunes itinérants qui a trouvé, à L'Avenue, bien plus qu'un toit.

« J'ai appris à faire confiance à ces gens et je ne me suis pas trompé. Je venais de vraiment très bas, mais ils ont cru en moi. Ils m'ont soutenu et écouté. » Tourné vers l'avenir, il souhaite dorénavant se concentrer sur ses études, qui débiteront cet automne.

Rim, 23 ans, a elle aussi pu profiter d'un moment de répit lorsqu'elle a atterri à L'Avenue il y a plus d'un an à la suite « d'un événement traumatique » dans sa vie. « Je suis arrivée dans un état assez intense », se remémore-t-elle en esquissant un sourire de reconnaissance envers les intervenants qui l'ont aidée à reprendre le contrôle sur sa vie. « J'ai commencé à *focusser* vraiment sur moi, c'était vraiment très positif. Et aujourd'hui, je vais vraiment beaucoup mieux. »

Cassure

Si tous les jeunes qui se tournent vers les Auberges du coeur ont un parcours unique, ils y aboutissent généralement après un « événement qui constitue une cassure du filet social ou familial », explique le directeur général de L'Avenue, François Villemure. Certains vivent cette désaffiliation, par exemple, à la sortie d'un séjour en centre jeunesse, en prison, en centre hospitalier ou encore après avoir vécu des problèmes familiaux ou de toxicomanie.

Alex, âgé de 21 ans, a vécu cette cassure en pleine pandémie alors qu'il s'est retrouvé sans emploi, en plus de vivre avec une anxiété envahissante et des problèmes de consommation. Sans le soutien de sa famille et incapable de se trouver une source de revenus, il a squatté chez des connaissances pendant trois mois. À bout de ressources, il s'est finalement tourné vers la maison Tangente, dans Hochelaga-Maisonneuve.

Le jeune homme passionné de jeux vidéo (https://www.ledevoir.com/jeux-video?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) se trouve aujourd'hui en colocation avec deux autres jeunes dans un appartement social, avec une chambre où trône son ordinateur de

gamer sous un éclairage aux néons.

Arrivé au dernier volet de la maison Tangente, Alex reconnaît que la crise du logement pourrait être un frein à la suite de son cheminement. « Je regarde autant pour les studios que pour les trois et demi, et les prix sont astronomiques, sans compter les besoins essentiels. »

« Les services d'appartements supervisés, ça m'a permis d'être plus indépendant, mais en étant encadré

— Jodnald

Il n'est pas le seul. La pénurie de logements et le coût exorbitant de ceux qui sont disponibles compliquent la tâche des intervenants qui tentent de reloger les jeunes ayant acquis une certaine autonomie et maturité pour voler de leurs propres ailes.

« Avant la pandémie, plusieurs jeunes parvenaient à se trouver un logement décent en colocation, alors qu'aujourd'hui, cela est impensable, constate la directrice du Regroupement des Auberges du coeur du Québec (RACQ), Paule Dalphond. Avec l'inflation (https://www.ledevoir.com/inflation?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), c'est impossible de se payer un logement avec un faible revenu. »

Choix cruels

C'est d'autant plus difficile que l'expérience que certains jeunes ont vécue avec leur premier logement a mal tourné, les laissant avec des dettes et un mauvais dossier au Tribunal administratif du logement. « Ils n'ont pas de parents pour les endosser », résume Jonathan Pelletier, intervenant à la maison Tangente.

Résultat, les jeunes restent plus longtemps dans les ressources. « Nous réalisons de plus en plus qu'il y a des jeunes qui vont rester à l'Auberge qui pourraient très bien s'en aller en appartement, mais le problème de se loger est tellement difficile », constate Paule Dalphond.

Cette situation, qui touche l'ensemble des 32 maisons d'hébergement que l'organisme chapeaute dans tout le Québec, force les intervenants à faire des choix parfois cruels. Cela va parfois jusqu'à les obliger à devoir refuser des personnes en difficulté en raison du manque de place dans leurs établissements.

La crise du logement se ressent plus que jamais, et cela s'observe de façon tangible dans le milieu de l'hébergement. « Le visage de la clientèle change, les gens font des demandes parce qu'ils n'ont pas accès au marché du logement, ils se ramassent dans des situations précaires sans qu'ils aient de grosses problématiques », explique François Villemure.

Les intervenants de L'Avenue ont également remarqué une hausse du nombre de personnes immigrantes ayant recours à leurs services dans les deux dernières années. Pour certains jeunes issus de l'immigration, l'accès aux programmes gouvernementaux est plus compliqué puisque certains n'ont pas de statut officiel, souligne Paule Dalphond.

Le profil changeant des jeunes ayant recours aux maisons d'hébergement et la hausse critique des prix des logements forcent le RACQ à s'adapter aux nouvelles réalités. Le manque de volonté politique se ressent et fait réagir.

« Ils ne connaissent pas la réalité du terrain, ils ne consultent pas les acteurs du milieu pour mettre en place des ressources qui ne mettront pas les jeunes en situation d'échec, déplore M^{me} Dalphond. Quand c'est le temps de mettre en oeuvre et de financer adéquatement les ressources pour accompagner et accomplir le mandat, il y a un manque. »

Malgré leur parcours unique et les embûches rencontrées, les jeunes ayant franchi la porte des maisons d'hébergement du RACQ parviennent à se motiver, à s'organiser, à mener des projets à terme et même à rêver. « Y'a plus de soleil où je suis maintenant », confie l'un d'entre eux.